

Revue de presse

15 - 21 juin 2009

ZULMA

Hebdomadaire - jeudi 18 juin 2009

LE COUP DE CŒUR
DE FRÉDÉRIC VITOUX

Nouvelles de Téhéran



Une jeune femme à l'époux irascible devient experte dans l'art de nettoyer les taches de graisse ou de légumes sur tous les tissus. Une autre, brillante dans les affaires, se révèle une femme d'intérieur désinvolte et se résout à quitter son mari maniaque de la propreté. Et que dire de cette dame trop soigneuse face à un époux aussi indifférent que bohème ? Ou de ce vieil homme qu'une jeune et coquette épouse pousse à vendre son restaurant pour tenter l'aventure en Amérique ? Toutes ces histoires subtiles et minuscules, au réalisme acidulé, se déroulent à Téhéran. Avant la révolution khomeyniste sans doute et la montée de l'intégrisme. Zoyâ Pirzâd, qui s'est imposée comme l'un des meilleurs auteurs iraniens contemporains, parvient, en brèves notations, à faire vibrer ses décors et ses personnages. Il n'empêche qu'il suffirait de changer quelques accessoires pour se retrouver dans la France du XIX^e siècle ! Autant dire qu'elle sait atteindre d'emblée à l'universel. Chez elle, l'essentiel tient à ses portraits de femmes. A la malice désolée et indulgente ou à la légèreté aquarellée dont elle fait preuve pour épier les déceptions de leur vie amoureuse, les oppressions dont elles sont les victimes. A l'élégance aussi avec laquelle elle suggère la mélancolie du temps qui passe. Le fugace en somme. Ou l'éternel.

« Le Goût âpre des kakis », par Zoyâ Pirzâd, trad. du persan par Christophe Balay, Zulma, 220 p., 18 euros.

Le Monde
Des Livres

Hebdomadaire - vendredi 19 juin 2009

Zoyâ Pirzâd

**« Les mots dépendent
des personnages »**

Perfectionniste, la romancière iranienne
trouve son inspiration dans la vie quotidienne
et les relations hommes-femmes, omniprésentes
au sein de son dernier recueil de nouvelles

Reversée dans son petit fauteuil, elle regarde droit devant elle, sans ciller, comme pétrifiée dans une intensité qu'on prend tout d'abord pour de la froideur. Au bout de quelques minutes, pourtant, ses yeux glissent vers la fenêtre. Ils semblent se perdre dans la rue, suivre le va-et-vient des passants. Ses traits s'alanguissent. Pendant un instant, on se demande si Zoyâ Pirzâd n'est pas ailleurs, mais elle relève la tête. Elle fait répé-

La faculté d'écrire n'a rien à voir avec l'écriture. En fait, être un écrivain, c'est voir les choses différemment. Les voir tout court

ter une formule maladroite en prétextant qu'elle n'a « *pas l'habitude des interviews* ». Et peut-être, de fait, est-elle ailleurs : en pensée, comme elle le dit, « *avec le peuple iranien dans les rues de Téhéran* ». Elle ajoute : « *Le plus dur, c'est d'être ici, à Paris et pas là-bas, avec eux.* »

Elle sourit, triste. Sans avoir l'air d'y toucher, c'est elle qui mène l'entretien. Elle pose des questions, elle commente, elle digresse. Zoyâ Pirzâd, née en 1952, ressemble à ses livres. Astucieuse, elle dit les choses sobrement avec un rien d'ironie qui trouble et qui ravit. Pour évoquer la curiosité de ses lecteurs français, elle a cette phrase,

souterraine à plus d'un titre : « *Je ne crois pas qu'il y ait un métro au monde où on lise autant que dans celui de Paris.* »

Quand on l'interroge sur la pureté de ses textes qui ne s'encombrent jamais d'un mot de trop, elle avoue : « *Je suis sans pitié.* » Tout ce qui n'est pas indispensable, elle le coupe. Parfois, elle reconnaît que c'est un creve-cœur. « *Il m'est arrivé de me priver de chapitres entiers que j'adorais, où tout était parfait.* » Elle se justifie par une certitude enfantine, sa seule mission : ne jamais ennuyer le lecteur. « *L'écrivain n'est rien d'autre qu'un lecteur. Lire et écrire, cela revient au même.* » Voilà pourquoi écrire, c'est d'abord relire.

Patiente, Zoyâ Pirzâd explique : « *Mon premier jet est très rapide. Je ne m'attarde pas, je vais jusqu'au bout de l'intrigue. Ensuite seulement, je relis. Je trace des cercles de plus en plus petits jusqu'au cœur de chaque paragraphe, de chaque phrase.* ». Son roman *On s'y fera* (Zulma, 2007) a ainsi nécessité quatorze relectures successives. Quatorze versions. D'un geste, elle remercie la providence de l'avoir fait naître à l'âge du traitement de texte. Elle coupe, elle colle, elle déplace. « *Au moins, les nouvelles sont un peu plus simples à écrire. Elles sont plus spontanées.* » Avec malice, elle ajoute : « *Elles sont plus courtes.* »

Le Goût âpre des kakis n'est pas pour autant un recueil écrit au fil de la plume. Les cinq textes correspondent à cinq façons différentes de considérer une même expérience à travers des personnages autonomes. Elle voulait cinq tons, cinq registres de langue sans rapport entre eux. La première nouvelle, par exemple, est « *une succession de dialogues. Pas de récit, pas d'explication, pas de description : seulement des gens qui se parlent* ». À l'opposé, la dernière est un long récit maîtrisé, très écrit, sans aucune oralité.

Elle se défend cependant d'avoir tout planifié : « *Les mots dépendent des personnages, du lieu de l'intrigue. Rien de plus.* »

Le lieu de l'intrigue n'est pas sans importance, justement. Fille d'une mère arménienne et d'un père à moitié russe, Zoyâ Pirzâd est iranienne. Elle est un écrivain de Téhéran, « *une ville particulièrement laide mais entourée de très belles montagnes* ». Elle nous montre une photo de la vue qu'elle a de son appartement. Et renchérit : « *Mon sujet de prédilection, c'est la vie quotidienne, les relations entre les hommes et les femmes.* ». Ailleurs, elle ne serait pas le même écrivain : « *La société iranienne change à toute vitesse. La rencontre des traditions et de la modernité engendre des situations contradictoires, violentes, uniques.* »

La règle veut encore que les petites filles soient vouées à devenir des épouses, puis des mères. Mais « *les choses bougent, notamment dans la jeune génération* », comme pour rattraper le temps perdu. Sous le foulard, nous met-elle en garde, la plage : « *En tant qu'écrivain, c'est passionnant, il suffit de sortir dans la rue pour découvrir quelque chose de neuf.* »

Il suffit de se baisser pour trouver une histoire à écrire. » L'ironie de son style vient probablement de là, de son humilité devant des changements trop rapides pour qu'on s'en saisisse tout à fait.

Mais pour Zoyâ Pirzâd qui avoue un goût immodéré pour Raymond Carver, l'ironie se chuchote, elle évite le premier plan : « *Les bonnes intrigues sont ainsi : on lit sans vraiment se rendre compte de tous les petits détails, de toutes les intentions de la narration.* » Dans la première des nouvelles du *Goût âpre des kakis*, le glissement est volontairement retenu, insensible. Le personnage principal se découvre une

obsession pour la propreté presque par hasard, sans interprétation psychologique ni péripétie brutale. Dans un enchaînement d'anecdotes réjouissantes qui racontent l'éternel combat domestique de la tache et du détachant, Zoyâ Pirzâd dit en fait « *la dépendance financière des femmes à l'égard des hommes* ».

Evoquant l'obsession, elle avoue travailler de manière compulsive. « *Parfois, j'écris sans m'arrêter, jusqu'à m'effondrer. Je m'y remets au réveil, même s'il est 4 heures du matin.* » Le texte achevé, elle s'arrête, elle fait autre chose : « *Je joue à des jeux vidéo sur l'ordina-*

teur », dit-elle avec un large sourire. Peu d'écrivains admettent ce genre de loisirs : « *Ce n'est pas assez chic.* » Avec un clin d'œil, elle en rejette la responsabilité sur ses deux fils qui l'ont initiée à World of Warcraft – un célèbre jeu en ligne. La première fois, raconte-t-elle, « *j'y ai joué toute une nuit. C'était fantastique. Quand on joue à des jeux comme celui-là, on ne pense à rien d'autre. C'est particulièrement reposant* ».

Quand elle n'est pas devant un jeu vidéo, elle lit des livres, elle regarde des vieux films. Elle se nourrit continuellement d'intrigues toutes faites ou à faire. « *J'aime parler aux arbres, aussi, comme si c'étaient des personnages* », confie-t-elle en riant. D'un sourire, elle nous montre la rue, le café d'en face : « *Cela fait quelque temps que j'observe la serveuse. Son habileté avec les plateaux, sa façon de courir d'un client à un autre. Je me demande si elle est mariée* », dit-elle avec un clin d'œil complice. Avisant une autre jeune femme, elle nous fait remarquer la correspondance parfaite entre la couleur d'un regard et d'un pantalon. Elle hoche la tête : « *La faculté d'écrire n'a rien à voir avec l'écriture. En fait, être un écrivain, c'est voir les choses différemment. Les voir tout court. Ne pas juste se contenter de regarder par la fenêtre.* » ❧

N. C. A.

Le Goût âpre des kakis (Ta'm-e gas-e khor-malâ), de Zoyâ Pirzâd, traduit du persan par Christophe Balaÿ, Zulma, 218 p., 18 €.

Nils C. Ahi

Des kakis en guise de chaînon manquant

On ne découvre les chaînons manquants que sur le tard. La chose est bien connue. Ils ne manqueraient pas, sinon. Dans l'œuvre de Zoyâ Pirzâd, *Le Goût âpre des kakis* est très clairement le chaînon qui permettra au lecteur français de faire le lien entre *Comme tous les après-midi* (Zulma, 2007), un recueil de textes courts, son premier livre, et *Un jour avant Pâques* (Zulma, 2008), son premier roman.

Le Goût âpre des kakis est en effet le deuxième titre de Zoyâ Pirzâd publié en Iran, en 1997, un ensemble de nouvelles plutôt

amples sans être toujours déliées, à mi-chemin entre la fragmentation radicale de son premier recueil et l'écriture romanesque qui fera son succès populaire.

Pourtant, la fragmentation est encore très présente ici, et l'apparente fluidité de la dernière nouvelle éponyme ne doit pas induire en erreur. L'éparpillement est l'une des représentations du temps chez Zoyâ Pirzâd : temps qui passe, temps passé, instantanés, cycles de la vie ou des saisons, périodes du couple. Le miracle de son écriture lumineuse tient d'ailleurs à ces effets de représentation.

Zoyâ Pirzâd, peintre des petits riens iraniens

Romancière iranienne aux racines arméniennes, Zoyâ Pirzâd entrecroise les histoires d'amour avec beaucoup de sensibilité. En toile de fond, un Iran pas si traditionaliste que ça.

Dans les romans de Zoyâ Pirzâd, les hommes et les femmes flirtent, se marient, se disputent, divorcent, voyagent... Rien que de très banal.

Sauf que Zoyâ Pirzâd est iranienne, et que sa description de l'Iran est à des années-lumière des représentations que l'on s'en fait ici, femmes voilées glissant comme des fantômes et tenues par les hommes d'une main de fer... « **Vous savez en Iran les femmes travaillent, elles s'émanent, veulent des carrières et le partage des tâches ménagères** », sourit Zoyâ Pirzâd de ses yeux noisette.

Certes, l'Iran est loin d'être le paradis des droits de la femme. « **L'égalité n'est pas encore là ! Beaucoup de femmes se battent pour cela, comme Sirine Ebadi, Shahla Sherkat, une célèbre journaliste.** »

Zoyâ ne les a pas rejointes. Elle est romancière, simplement. Mais elle les admire énormément. « **Récemment par exemple, elles se sont élevées contre l'instauration d'une loi islamique selon laquelle un homme aurait eu le droit d'épouser quatre femmes. Elles sont très fortes.** »

Portraits sensibles de l'Iran

Zoyâ Pirzâd ne se mêle pas de politique. Mais absente lors des présidentielles, pour cause de promotion de son dernier livre à Paris, elle a mis son point d'honneur à voter à l'ambassade d'Iran.

Elle se dit triste de ne pas être dans son pays en ces temps troublés. « **J'aurais aimé être là-bas, avec le peuple iranien. J'ai vu ces gens blessés, tués, ces mères qui ne savent pas si leur enfant va revenir le soir. J'aime mon pays, je veux qu'il soit en paix.** » Elle aurait souhaité manifester. Elle ne dit pas de quel côté.

En Iran, Zoyâ Pirzâd, 56 ans, est une romancière très connue. Ses romans, portraits sensibles d'une société en pleine évolution, commentent à gagner le cœur des Français, des Allemands, des Grecs, des Turcs, des Bulgares... Son dernier livre, *Le Goût âpre des kakis*, entrecroise les



Zoyâ Pirzâd : « *J'utilise les petites choses de la vie pour créer une atmosphère, je peins pour le lecteur.* »

histoires d'amour. Mahnaz étouffe auprès d'un mari maniaque qui la verrait bien lâcher son travail afin qu'elle se consacre aux tâches ménagères. Simine, championne de l'époussetage et de la broderie, souffre d'être méprisée par son mari. Monsieur Kamali tente de résister aux récriminations de sa femme qui veut émigrer en Amérique...

En toile de fond, Téhéran, ses restaurants de kebabs, sa jeunesse riieuse, ses familles traditionnelles qui se mêlent de tout...

Ses histoires servies par une écriture tout en nuances et petites touches.

« **J'aime les petites histoires, les petites choses de la vie que j'utilise pour créer une atmosphère. Les détails sont très importants. J'observe beaucoup. Je peins pour le lecteur, je lui donne à voir, comme un cinéaste...** »

Le livre est servi par une trame audacieuse. Les nouvelles, qui sautent du présent au passé, sont reliées entre elles par certains personnages. Rien de calculé, pourtant, dans cette construction. « **Chaque histoire me dit comment elle doit être écrite.** »

Le Goût âpre des kakis se passe à Téhéran, comme s'y déroulait *On s'y*

fera, histoire d'une divorcée qui renaît à l'amour. D'autres romans, dont *Un jour avant Pâques*, sont situés au sein de la communauté arménienne d'Iran.

Renouer avec ses racines arméniennes

Zoyâ Pirzâd est arménienne par sa mère, et à demi musulmane par son père, dont la mère était russe et le père iranien. Le fruit d'unions mixtes mal vues côté arménien. « **Les Arméniens ont toujours été respectés en Iran, mais ils préservent leur communauté. Les relations sont excellentes avec les Arméniens, tant qu'il n'est pas question de mariage...** »

Petite, Zoyâ Pirzâd en a souffert. « **J'allais dans une école arménienne où tous les autres avaient des noms qui se terminaient en « ian ». Je me faisais appeler Pirzadian ! Mais ils m'ont repoussée, et ça a été réciproque.** »

Il y a cinq ans, la romancière a renoué avec ses racines arméniennes. « **Invitée par l'Union des écrivains arméniens, j'y suis restée dix jours de plus, et j'ai fini par acheter un appartement à Erevan, la capitale !** »

Bientôt, devrait sortir en France *C'est moi qui éteins les lumières*, située dans la communauté arménienne d'Iran. Et Zoyâ Pirzâd compte franchir le pas pour écrire un roman qui se déroule en Arménie, « **où la société est bien plus traditionaliste qu'en Iran...** »

Florence PITARD.



Le goût âpre des kakis, Zulma, 212 pages, 18 €.

L

Service Littéraire

2,50 Euros

Le Journal des
Carnets des Pros
des Écrivains

Le mensuel de l'actualité romanesque

Mensuel - juin 2009

L'ART ROMAN : JEAN PRÉVOST

Romancier, boxeur et maquisard du Vercors

Réédition d'un livre éblouissant sur le monde du journalisme, de la publicité et de l'édition des années 20, par le grand écrivain méconnu qu'était Jean Prévest.

Par François Bott*

Jean Prévest aimait Montaigne, Stendhal, la boxe et tous les sports. Du reste, il avait boxé avec Hemingway, de même que Joseph Kessel avec Horace McCoy. C'était en quelque sorte le match France-Etats-Unis. Il est aberrant que l'œuvre de Jean Prévest demeure aussi méconnue, alors que tant de livres médiocres reçoivent les honneurs médiatiques. Il avait écrit notamment, sur la jeunesse des années vingt et trente, deux romans « de génération », qui sont des chefs d'œuvre : "Le Sel sur la plaie", suivi de "La Chasse du matin".

Comme le note Jérôme Garcin, dans sa préface, l'athlète, le boxeur, y donnait toute sa place à la délicatesse des sentiments. J'adore les romans « de génération » : "Les Thibault" de Roger Martin du Gard, "Gilles" de Pierre Drieu la Rochelle, "La Conspiration" de Paul Nizan et (plus près de nous) "Les Menteurs" de Marc Lambron. Les époques défilent à travers le destin de quelques personnages : ici, dans "Le Sel", un Julien Sorel moderne, d'origine modeste, comme le héros de Stendhal, avec les mêmes ambitions, les mêmes rêves, les mêmes interrogations sur les femmes et l'amour, la même révolte, les mêmes dégoûts (parti-



Coll. Petit/O. R.

culièrement celui de la médiocrité), et qui se heurte, sous la III^e République comme sous la Restauration, à la morgue des héritiers – les riches de naissance. Pour se venger de ses déboires dans la capitale et reconquérir Paris, le jeune homme – c'est un classique du genre – fera le détour par la province, en l'occu-

rence Chateauroux, la presse et la cuisine politique locales. Jean Prévest était non seulement un lecteur de Henri Beyle, mais de Hérault de Séchelles et de sa "Théorie de l'ambition". C'étaient des leçons particulières sur les moyens de parvenir, sans cesser d'être soi-même. Né le 13 juin 1901, Jean Prévest était encore dans la trentaine lorsqu'il écrivit ses romans. Il y raconte les matins de la vie et la chasse au bonheur. Peut-être relisait-il les "Propos" d'Alain sur le même sujet (le bonheur), car le philosophe de Mortagne-au-Perche et du Vésinet avait été son professeur au lycée Henri IV. Mais, pour Jean Prévest, les matins de la vie se terminèrent très vite. Entré dans la Résistance, il combattit dans le maquis du Vercors et fut tué par les Allemands, le 1^{er} août 1944, sous le pseudonyme de Goderville. Passez l'été sur la plage, avec ce jeune homme éternel. Vous ne le regretterez pas. F.B.

Le Sel sur la plaie, de Jean Prévest,
Zulma, 280p., 18 €.

Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Veil d'Hiv" au Cherche-Midi, qui vient d'obtenir le prix Louis-Nucéra.

Pèlerin

MAGAZINE

Hebdomadaire - jeudi 18 juin 2009

INTERVIEW

Michel Laclos

Reconnu comme l'un des meilleurs verbicrucistes français, Michel Laclos joue avec les mots parce qu'il les aime. Tout simplement. Rencontre avec un homme de lettres et de « bons » sens.

Pour l'amour et l'humour du langage

Vous créez les mots croisés du Figaro depuis près de trente ans, comment vous êtes-vous pris au jeu ?
J'ai toujours été très porté sur la littérature. Pour moi, les mots croisés sont comme un genre littéraire. On s'exprime à travers eux par les définitions que l'on écrit comme on composerait un sonnet avec un certain nombre de contraintes.

Et qu'appellez-vous une « définition » ?

C'est une image qui fait se télescoper deux idées. Les métaphores des grands auteurs étaient déjà des sortes de définitions. Quand Victor Hugo écrivait que la musique était du « bruit qui pense » ou qu'Eugène Labiche, disait « qu'un égoïste est un homme qui ne pense pas à moi », ils faisaient des mots croisés avant qu'ils ne soient inventés !

Créer des mots croisés demande donc beaucoup de connaissances...

Ce qui compte ce n'est pas l'érudition mais l'humour. Tristan Bernard est le premier à avoir introduit de la cocasserie dans les définitions

des mots croisés. Heureusement, car sinon je crois que l'on s'en serait lassé. Il a fait ensuite bien des disciples parmi les écrivains comme, par exemple, Robert Scipion, Yves Gibeau, ou les « oulipiens »* Jacques Bens et Georges Perec. Cela prouve bien le rapport étroit qui existe entre la littérature et ce jeu « de mots ».

Quels sont les mots qui vous donnent le plus de difficultés ?

La bête noire du créateur de grilles, c'est le mot à deux lettres : io, ur, eu, is... Il est inévitable et il faut sans cesse lui trouver de nouvelles définitions. Georges Perec en a donné 28 pour « Io » - un record, je crois - : « a vu pis, aurait pu faire carrière en beuglant, a fini sur le pré, Ah la vache ! »

Quelle serait pour vous la meilleure définition d'un mot ?

Celle que le joueur ne trouvera pas et dont il dira en lisant la réponse : « Ah, mais c'est bien sûr ! »

* L'OuLiPo fut un groupe fondé par Raymond Queneau. Il réunissait des intellectuels qui cherchaient à inventer de nouvelles règles d'écriture fortement inspirées des mathématiques.



Mots croisés 14

Le dernier-né des livres de mots croisés de Michel Laclos. Pour jouer autant que pour savourer les définitions d'un maître du genre : savantes, rigolardes, vicelardes, agaçantes... 50 grilles 20 x 20.

Ed. Zulma, collection Grain d'orange 15,95 €.